

Rabelais et les supplices

Evoquer Rabelais et les supplices peut, à première vue, paraître surprenant quand on admet généralement que son œuvre illustre d'ordinaire la joie de vivre, le vin coulant à flots, les joyeuses farces, l'amour physique, le rire. Et certes, cela est vrai, mais en analysant plus profondément l'œuvre, on se rend compte que la mort est présente partout, soit dans les textes dont elle est le sujet, soit de manière diffuse, là où il n'est pas question d'elle. C'est que la valorisation de la vie implique, en tant que telle, la pensée de la mort. Non que cette pensée constitue une hantise chez Rabelais. Au contraire, un peu comme Montaigne plus tard, il va nous familiariser avec la mort et nous indiquer une direction à suivre pour l'accepter lucidement, voire sereinement¹.

Si tant est que le supplice suivi ou non de mort puisse l'être ! De tout temps, l'imagination dans ce domaine a été féconde et productrice de maintes manières de faire souffrir. Au Moyen Âge, juges, baillis et leurs assistants, notamment le bourreau, « accompagnent le mort dans ses derniers instants² » et les motifs pouvant entraîner le châtement et la mise à mort des condamnés étaient fort variés. Ouvrons *Le Livre de Raison* de Maître Nicolas Versoris³, la *Chronique* de Pierre Driart⁴, le *Journal d'un bourgeois de Paris sous François 1^{er}* (1515–1536)⁵, pour lire des exemples de suppliciés. Le 29 juillet 1523 est exécuté un certain « capitaine Mauclon » qui avait pris la tête d'une bande de pillards et de brigands qui volaient, maltrahaient les paysans, violaient les femmes et filles rencontrées ou surprises.

La troupe est décimée et le chef fait prisonnier : « ... pour sa peine fut mené au Palays à la pierre de marbre où là il eust la main dextre couppee, de là mené en Grève devant l'ostel de ville, mis sur ung eschaffault, luy fut la teste tranchée,

¹ Les hommes du XVI^e siècle ont fait face au problème de la mort : les Evangéliques, tels Lefèvre d'Étaples, Briçonnet et sa fidèle Marguerite de Navarre, méditent sur la mort ; Luther édite en 1520 à Anvers le *Sermo Luther de Praeparatione ad moriendum e Vernaculum latinum versus*. Erasme publie en 1533 son *De Praeparatione ad mortem*, afin de conjurer l'angoisse des fins dernière et d'annihiler la peur eschatologique.

² ALEXANDRE-BIDON, Danièle, *La Mort au Moyen Âge XIII^e–XVI^e siècles*, Paris, Hachette Littérature, 1998, p. 175.

³ VERSORIS, Nicolas, *Le livre de Raison*, éd. C. Fagniez, Paris, Société de l'Histoire de Paris et de l'Île-de-France, 1885.

⁴ DRIART, Pierre, *Chronique parisienne de Pierre Driart (1522–1535)*, éd. Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île-de-France, XII, Paris, Champion, 1885.

⁵ Edition V.L. Bourrilly, Paris, Picard, 1910.

puys son corps mis en quatre parties ...⁶ ». On racontait qu'il voulait chasser le roi de France de son royaume, mais le chroniqueur ne retient pas ces dires, car, « ... si la chose eust esté contre luy prouvée, il eust en oultre trop plus grave peine⁷ ». Pierre Driart nous apprend que le 10 novembre 1523, « fut brûlé tout vif en la place Maubert ung nommé Racine, imprimeur de la Nation de Normandie, qui comme on disoit avoit conspiré avec plusieurs mauvais garçons [...] de piller plusieurs bonnes maisons⁸ ». Un homme brûle vif, sans preuve aucune (« comme on disait ») et Pierre Driart reste impassible...

Lisons aussi les *Mémoires* de Blaise de Monluc⁹. En février 1562, à Saint-Mézard, Monluc fait exécuter des Huguenots qui commencent « la guerre découverte contre la noblesse » et médisent du roi. Le neveu de l'avocat du Roi et de la Reine de Navarre à Lectoure, deux autres huguenots et un diacre ont été arrêtés sur son ordre. Monluc, sur un témoignage unique, sans jugement, en dépit de l'appel à la pitié qu'il entend, fait décapiter le neveu de Verdier, pendre deux autres réformés mais décide d'épargner le diacre, « pour ce qu'il n'avoit que dix-huit ans [...] afin aussi qu'il portât les nouvelles à ses frères », mais il le fit tellement fouetter par les bourreaux que le jeune homme en meurt « au bout de 10 ou 12 jours après ». Et Monluc s'en félicite¹⁰ !

De ces divers exemples, il ressort qu'on avait recours au bûcher après supplices raffinés ou sans supplice, à la pendaison, à la décapitation. De fait, le supplice des hérétiques était surtout le bûcher. Rabelais le mentionne à plusieurs reprises, notamment dans la lettre au « très illustre Prince et révérendissime Monseigneur Odet cardinal de Chastillon » où l'auteur parle d'amasser lui-même le bois « et le feu allumé pour en icelluy [se] brusler »¹¹, sans compter les « je le maintiens jusqu'au feu exclusive » où le jeu n'est certes pas absent mais où un souvenir des bûchers n'est pas à exclure. La pendaison est aussi courante, Rabelais parle de la « mortelle squinanche » et Gymnaste, dans une situation qui prête à rire, affirme : « J'ay veu des pendus plus de cinq cens »¹². Il était en outre de tradition de fouetter les petits enfants « en nos pays, quand on pendoit quelque malfaiteur, affin qu'il leur en soubvint » : C'est que, au Moyen Âge, la mort du criminel se déroule en public et le caractère public du châtement a pour finalité un souci didactique : la mort du criminel sert d'exemple, au point qu'en Italie, aux XV^e

⁶ *Livre de Raison* de Maître N. Versoris, de l'an V cent XXIII, n° 115.

⁷ Lire aussi dans le même ouvrage : n° 151, n° 294. Supplice du bûcher infligé à divers condamnés.

⁸ *Journal d'un bourgeois de Paris*, p.158.

⁹ *Commentaires*, éd. P. Courteault, Paris, 1913.

¹⁰ MONLUC, *Commentaires*, Op. cit., t. II, p. 419.

¹¹ RABELAIS, François, *Œuvres complètes de Rabelais*, Paris, Seuil, 1973, 1 volume (nous utilisons cette édition), p. 565.

¹² RABELAIS, François, *Gargantua*, chap. 42.

et XVI^e siècles, les pères de famille emmènent les petits garçons assister à ce spectacle afin de compléter leur éducation morale par un exemple pris sur le vif. En revanche, Pantagruel prend position contre cette coutume¹³.

Il semblerait donc, à première vue, que Rabelais ne s'étende pas longuement sur les supplices. En revanche, se rendant compte de l'évolution défavorable des événements, de la montée des périls et du nombre toujours plus important des mises à mort d'hérétiques ou de prétendus tels, il va dans le *Quart livre* faire parler Homenaz, de telle manière que nous aurons devant nous l'image émouvante des suppliciés pour cause d'hérésie. Écoutons l'apôtre décrétaliste : « Bruslez, tenaillez, cizaillez, noyez, pendez, empalez, espaultrez, démembrez, exentérez, découpez, fricassez, grislez, transez, crucifiez, bouillez, escarbouillez, escartelez, débeillez, déhingandez, carbonnadez ces meschans Haereticques Décrétales, Décrétales, Décrétales, pires que homicides, pires que parricides, Décrétales du Diable.¹⁴ »

Terrible évocation suggestive de toute la gamme des supplices alors infligés à des êtres humains... L'imagination dans ce domaine est profusément destructrice !

Les allusions aux troubles de l'époque sont fort nombreuses et si, dans les deux premiers livres, elles sont en fin de compte discrètes – l'époque étant (restons prudents !) relativement favorable – dans les deux dernières la satire devient plus sérieuse, même si elle semble déguisée¹⁵. Rabelais condamne tout ce qui provient du fanatisme. Il blâme ainsi le délire, la frénésie des « Sorbonagres » et sa cible favorite demeure le syndic de la Faculté de Théologie, Noël Béda. Le collège de Montaigu, dont les humanistes critiquaient la saleté et les méthodes pédagogiques est sévèrement mis en cause par Rabelais qui ajoute par Ponnocrates interposé : « ... et si j'étois roy de Paris, le diable m'emporte si je ne mettois le feu dedans et faisois brusler et principal et regens ...¹⁶ ». De fait, Noël Béda, régent de Montaigu, était mis en prison à peu près au moment où Rabelais écrivait ces lignes.

Mais revenons à la harangue d'Homenaz citée plus haut : puisque les hérétiques ne veulent ni apprendre ni connaître les *Décrétales* (de Grégoire IX, 1234), voici donc les châtements prônés avec force éloquence et dans une sorte d'extase par l'apôtre des *Décrétales*. L'escalade à l'île des Papimanes est mise en scène avec le plus grand soin par Rabelais, afin de donner plus de relief à la satire. L'auteur

¹³ RABELAIS, François, *Quart livre*, 48.

¹⁴ RABELAIS, François, *Quart livre*, 53.

¹⁵ Lire *Pantagruel*, 5, 7, *Gargantua* 20, 34, 54. Dans ce dernier chapitre, l'entrée de Thélème est interdite aux hypocrites, aux « fagoteurs de tabus », c'est-à-dire vraisemblablement à ceux qui allument le bûcher pour les hérétiques.

¹⁶ RABELAIS, François, *Quart livre*, 21.

veut faire saisir combien se révèle néfaste une fausse conception de la religion où les opinions des papes importent plus que le Nouveau Testament. L'inconscience d'Homenaz – et de ses pairs – qui vit dans le luxe, et qui est plein d'onction et de bienveillance pour ses hôtes, est pour nous significative : n'est-il pas prêt à torturer et à faire périr sans hésitation ceux qu'il tient pour hérétiques ? Où est l'esprit évangélique ? Où est l'enseignement du Christ ? Pantagruel et ses compagnons ont pour cette trahison de la vraie foi les jugements qui conviennent. On peut les considérer comme étant ceux de Rabelais. Mais la critique, si virulente soit-elle, n'en demeure pas moins discrète. Passant au large de l'île de Ganabin, habitée par « des forfans, des larrons, des brigans, des meurtriers et assassineurs, tous extraits du propre original des basses fosses de la Conciergerie [...]. Ils sont [...] pires que les Canibales¹⁷ », Pantagruel fait tirer une salve en l'honneur des Muses de cet Antiparnasse, pour « rendre à des poètes persécutés un hommage discret¹⁸ ». Rabelais pouvait penser à Marot qui y fut enfermé, à Dolet, voire à lui-même¹⁹.

Dans l'*Épître liminaire*, Rabelais n'évoque-t-il pas « ... la calumnie de certains Canibales, misanthropes, agelastes ...²⁰, c'est-à-dire les critiques haineuses des censeurs de la faculté de Théologie qui condamnèrent le *Tiers livre* en 1546 et qui considéraient les Évangéliques comme des hérétiques, et de Calvin qui avait attaqué Rabelais dans le *De Scandalis*²¹, et également les « Maniacles Pistolets [...] les enraiges Putherbes ... »²². Pour Rabelais, tous ceux qui exigent un ascétisme inhumain sont des monstres « dénaturés » ; car non seulement ils tournent délibérément le dos à tout ce qui est amour de la vie mais aussi et surtout, ils mettent en péril la vie des autres. La condamnation de Rabelais est édifiante dans ces textes, précise et réelle et est le plus souvent formulée par les sages : Rabelais anathématise les fanatiques, ceux qui se disent « de Dieu » mais qui sont loin, à « mille et millions et certaines de millions de Diables » pour reprendre une des expressions de Frère Jean²³ de l'esprit évangélique, ceux qui, afin d'ériger leurs idéaux en dogmes absolus ou de les préserver, sont prompts à faire trépasser des

¹⁷ RABELAIS, François, *Quart livre*, 66.

¹⁸ VERDUN-L. SAULNIER, *Le dessein de Rabelais*, Paris, SEDES, 1957, cité par Jean Larmat, *Rabelais*, Connaissance des lettres, Paris, Hatier, 1973.

¹⁹ Pour Verdun – L. Saulnier, « Pantagruel au large de Ganabin et la peur de Panurge ». *Biblioth. d'Hum. et Renais.* 1954, p. 58. Le « rochier à deux croupes » serait le Châtelet et la Conciergerie, dirigée par de farouches adversaires des réformés et des humanistes, le lieutenant criminel Jean Morin et le premier Président Pierre Lizet.

²⁰ RABELAIS, François, *Ceuvres complètes*, Paris, Editions du Seuil, p. 564.

²¹ Il avait condamné son irrévérence systématique à l'égard de la divinité.

²² RABELAIS, François, *Quart livre*, 32.

²³ *Ibid.*, 20.

milliers d'être humains... Constatation assortie de la remarque suivante : ils sont « contrefaits en dépit de nature²⁴ ».

On peut expliquer cette pensée par le patriotisme de Rabelais ; il ne fait plus aucun doute que Rabelais a plus ou moins servi la politique royale contre l'empereur et contre les Papes, certes ; mais il y a plus. Il y a cet amour de la vie qui sous-tend une révolte et qui en même temps dresse un véritable réquisitoire contre ceux qui promeuvent les exécutions souvent sommaires, les supplices, en institutions destinées à convaincre l'autre de la vérité de leurs propres convictions – le rôle de la justice est ici souligné et Rabelais, tout au long du roman la critiquera – la satire ira d'ailleurs « crescendo ».

²⁴ *Ibid.*, 32.